
LE MOIS

Lettre de Paris

Il s'est fait quelque bruit, ces temps derniers, autour du projet d'un professeur d'instaurer à Paris «un cours de technique poétique du vers moderne». Voilà évidemment pour un poète un moyen tout trouvé d'augmenter, sinon son influence, du moins le nombre de ses disciples et, s'il est chef d'école, de vulgariser ses théories. Il y a chance ainsi que la doctrine, bien ou mal comprise, se répande davantage et que les recettes de l'art d'accommoder les vers à la sauce ravigote, appliquée heureusement ou non, fassent croître et se multiplier la foule déjà imposante des amateurs et des tournebroches de bonne volonté.

L'idée, en somme, n'est pas si neuve ! J'ai connu à Lille un cours de ce genre. Il était officiellement patronné et subventionné par la municipalité alors radicale-socialiste. Il se donnait une fois par semaine dans une des salles de l'Hôtel de Ville, (qu'un incendie providentiellement allumé par les Allemands a détruit pendant l'occupation). On enseignait là à des auditeurs bénévoles la prosodie à tour de bras et la fabrication des alexandrins et des octosyllabes dûment chevillés. Il sortit de ces leçons fidèlement suivies une vraie pléiade de tâcherons convaincus de l'hémistiche et de la strophe pédestre et des quintaux de cantates et de pièces de circonstance pour inauguration de monuments et repas de famille... Le lyrisme n'y a rien gagné. N'y a rien perdu non plus d'ailleurs.

A Paris même, il existe depuis 1919 une «Ecole spéciale des Etudes poétiques», adjointe à l'Académie (que d'académies, grand Dieu ! sans compter celles des Pont des Arts) de franche poésie pour l'enseignement et la diffusion de la Poésie. J'ignore si la dite école a été déclarée «d'utilité publique», mais c'est, après tout, bien possible. En tout cas, elle publie un bulletin trimestriel où le programme est tout tracé et le tableau de l'emploi du temps longuement exposé.

Voici quelques phrases extraites d'un manifeste «A tous».

« Toutes les sciences, tous les arts s'enseignent.

» Pourquoi la Poésie qui est à la fois une science et un art, est-elle la seule à ne pouvoir en appeler aux bienfaits de l'enseignement et ne peut-elle se prévaloir, dans un siècle d'érudition et de lumière, que d'une culture de hasard ?

» Des consécérations solennelles sont octroyées aux élèves devenus maîtres et récompensent le mérite et le talent acquis des sculpteurs, peintres, graveurs, compositeurs de musique, artistes dramatiques etc.

» Les Grands prix de Rome, Premiers prix de Conservatoire sont des titres enviés...

» Pourquoi la Poésie est-elle au ban de cette sage organisation, la seule permettant d'assurer à la France la phalange d'artistes qui lui est due ? Pourquoi..... dans l'ombre misérable où il semble qu'on se plaise à la laisser se débattre, est-elle tenue à demeurer la paria des arts ?.... »

Pourquoi ? Ah ! oui, pourquoi ?... Mais il me semble qu'il y a, depuis quelque temps, sans parler de ceux de Clémence Isaure, de l'Académie savoisiennne ou de l'Union Faulconnier, etc. pas mal de distributions de prix aux poètes. Et il existe, en outre, une « Bourse nationale de voyage » attribuée tous les deux ans aux Poètes et qui est officielle, et qu'on a justement nommée leur Prix de Rome.

Ce sont là, sans doute, questions accessoires. Le but de l'école est autre. Ceci : « Etablir un enseignement rationnel et pratique de la poésie ; — le rendre le plus largement accessible ; — révéler les talents ; — certifier les mérites ; — populariser les chefs-d'œuvre ; — créer un grand courant général en faveur de la Poésie ; — poser des bases d'union et d'entraide ; — intéresser les pouvoirs publics ».

Ils répondront peut-être, les pouvoirs publics, qu'ils savent ce que pareil intérêt coûte au budget chaque année ! Et au profit de qui !

J'en suis navré pour le directeur de l'établissement (où je n'ambitionne certes pas une chaire) mais jamais, au grand jamais, une institution comme celle qu'il rêve n'a aidé à la manifestation, voire à l'éclosion, d'un vrai poète. En revanche, Zeus et Apollon en furent témoins honteux, cela a contribué, en toutes rencontres, à faire pulluler les médiocrités. Or, comme a dit Anatole France « la poésie est la seule chose au monde qui ne souffre pas la

médiocrité». Et puis il y a le vieil adage qui affirme : *nascuntur poetae*; ou ne devient pas poète. Mais ici le bulletin des Etudes poétiques répond et fait une mise au point. Je cite :

« On ne naît pas poète ou bien que l'on m'accorde, et ce sera plus vrai, que tout le monde naît poète. Il ne manque à chacun qu'une circonstance, qu'une impulsion, qu'une orientation; il manque l'atmosphère sans laquelle une plante des tropiques ne peut pas vivre au pôle. Et il ne peut pas y avoir de poète réel sans études. Les plus hostiles à cette évidence, oublient leurs premiers pas, leurs premières difficultés, leurs premiers désespoirs : ils oublient qu'ils ont vu la difficulté comme une montagne, qu'ils ont hésité, qu'ils ont balbutié, qu'ils ont été apprentis tremblants, gauches, impuissants comme les autres et que, comme eux, ils ont dû forger pour devenir forgerons. Qu'auraient-ils dit à ce moment, d'une institution qui les eut conduits doucement, par la logique, par la raison, sans défaillance, sans temps perdu, vers le but merveilleux qu'ils entrevoyaient ? Qui sait même si, par la puissance des conseils reçus, ils ne fussent pas devenus supérieurs à eux-mêmes ? Car la poésie, en dehors même du vers, est affaire encore d'éducation. Il y a toute une formation indépendante de la prosodie même; il y a l'atmosphère dont nous parlions tout à l'heure, à créer. Et c'est la raison d'être et la mission de l'*Ecole Spéciale des Etudes Poétiques*, qui n'est pas un cours froid et sec de technique, mais un ensemble heureux de dispositions susceptibles d'exalter le tempérament poétique ».

On conviendra sans peine, j'imagine, de mon impartialité en cette affaire et de mon souci d'exactitude. Pourtant n'encourageons point le mal, ne propageons pas l'épidémie ! Dissuadons plutôt de se livrer au Démon familier ceux qui n'ont pas reçu du Ciel le don néfaste et royal de Poésie et n'ont pas été appelés « en ce monde ennuyé, comme s'exprime Baudelaire, par un décret des Puissances suprêmes ».

Qui peut dire les responsabilités encourues à vulgariser les lois du rythme et du nombre, à suggérer à des braves gens qui ne songaient pas à mal faire l'idée d'écrire des poèmes ! Je me souviens que la veuve d'un garde républicain de Paris, cuisinière chez une femme de lettres, avait abandonné ses fourneaux et jeté son bonnet par-dessus les casseroles, pour vivre de sa plume en publiant des vers... La malheureuse ! Et elle s'adressait au Comité des Poètes Français pour trouver des débouchés à ses productions. Exemple

typique de fréquentations dangereuses : celle de sa patronne, en l'espèce !

Au lieu d'accroître la race déshéritée des poètes et des incompris, mieux vaut se préoccuper de réserver à ceux qui ont la malchance d'être la proie de la Muse le lieu de repos annuel, confortable et roboratif où reprendre contact avec la nature inspiratrice, être dans des conditions hygiéniques favorables au travail intellectuel, voire goûter en paix dans une sorte de Pont-aux-Dames littéraire, la douceur mélancolique d'une vie au déclin. C'est ce qu'a pensé charitablement M. Gaston Picard. Et il propose cette Salente idéale, cette Néphélécoccygie où porte-lyres et chanteurs de toutes les écoles et bocages vivraient heureux. M. Gaston Picard l'a découverte, là-bas, en Provence, cette cité future des poètes, en Provence où déjà Daudet avait loué le moulin de ses rêves. C'est Six-Fours, entre Sanary et le Cap Cépet, commune placée sous la protection de Madeleine-la-Repentie.

M. Picard a écrit à ce propos dans *le Figaro* :

« Elle gît abandonnée, sur sa colline. Il y a encore des maisons. Mais les habitants se limitent à quatre ou cinq. Tous les autres descendirent dans la plaine, avides de gagner Reynier, la ville tentaculaire. Rien ne put les retenir, ni les vestiges d'un beau passé, ni la magnificence du panorama, ni la féerie des clairs de lune. Ni même la pluralité des essences méditerranéennes qui font de la colline un bouquet. Quel bouquet, que celui-là qui emprunte son parfum aux merveilles de la pinède touffue : cystes, chênes-nains, chênes kermes, argeilas, lavandes, oliviers sauvages, figuiers énormes ! Un tel parfum fleure jusque dans l'église, un joyau du onzième siècle, qui contient une collection d'œuvres d'art en un pitoyable état.

» La pluie a ses aises sur les triptyques du moyen âge, sur un tableau à cinq compartiments. Et un tableau du Perrugin est à peine reconnaissable, tant il perd de sa couleur.

» L'église de Six-Fours a été classée comme monument historique. On ne s'en douterait pas.

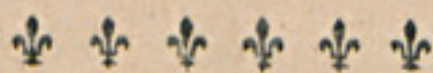
» Il y a, aussi, des ruines contemporaines des Romains, et des portes du moyen âge. Une chèvre est l'aimable et libre locataire de Six-Fours. Ses grand'mères sont-elles la chèvre de M. Séguin et la chèvre d'or aimée de Paul Arène ? Peut-être. En tout cas, elle vagabonde à son gré, fine, blanche et ensemble noire. A l'heure du repos, elle s'en va paître auprès d'un petit créole, le Martini-

quais qui joue de la flûte inlassablement pendant qu'il veille sur le fort ».

Le site est superbe. La Méditerranée est proche et le soleil pare de sa gloire le paysage provençal et la cité à l'abandon. La crise du logement n'y sévit pas. Du moins pas dans le sens où nous avons accoutumé de le déplorer. Les maisons y sont autant dire pour rien et ne trouvent pas, même à vil prix, de locataires. « Songez, dit encore M. Gaston Picard, que la municipalité de Six-Fours, pour n'avoir plus à s'occuper de ce qu'on appelle *l'oustau de moussou lou curat*, l'a loué tout récemment, avec un vaste enclos où les figuiers et les légumes se partagent la terre, pour la somme de..... vingt sous. Quel est le poète qui ne dispose pas d'un franc ?

Sans doute. Mais la plupart des poètes pauvres ou peu fortunés qui manquent d'air à Paris devront compter aussi avec le voyage. Les poètes auront-ils le transport gratuit sur le P.L.M. ? Gaston Picard a tort de trop espérer l'intervention et l'aide pécuniaire de l'Etat. Pour rendre Six-Fours habitable, il y aura déjà la réfection des logis et de l'église qui s'imposera. Or, les finances publiques sont en si mauvaise posture ! Et puis... Et puis... les précédents à ces sortes de phalanstères, qu'ils soient établis en province, en banlieue ou sur la butte Mont-Martre, ne sont guère encourageants. La gent irritable des poètes s'accommode difficilement de l'existence en communauté. Et si, d'aventure, ils sont malades ou aigris, les deux peut-être, ils deviennent encore beaucoup moins sociables. Il y aurait vite un manque complet d'harmonie dans le bois sacré !

LÉON BOCQUET.



Chronique rétrospective.

Du Plagiat

Depuis quelque temps il n'est question que de plagiats dans le monde littéraire. Nous en sommes assourdis. Plagiats de Stendhal, plagiats de M. Anatole France, plagiats de M. Pierre Benoit,